

se paie avec du sang, que dans celles où la perte se paie avec quelques pièces d'or ! L'or n'a qu'une seule et même valeur... Sur cent mille onces, sur un million de louis, il n'y a pas une once ou un louis qui ne se vaillent l'un l'autre ! Il n'en est pas de même du sang ;... Le sang d'un lâche coquin n'a pas la même vertu que celui d'un vaillant soldat !... Le sang du criminel, versé par la main du bourreau, fait une tache sur un échafaud ; celui du martyr que buvait le sable avide des arènes de l'ancienne Rome, incrustait une relique dans la terre, et faisait un élu au ciel !... *A priori* le duel est donc une duperie !... Ne m'interrompez pas... Je sais d'avance votre réponse !...

— Je ne discute pas le plus ou le moins de la moralité du duel, il est parfois utile... c'est possible. Je voulais en arriver à ceci : Vous battriez-vous avec un assassin ?

— Non ! répondit le comte d'une voix forte et sans hésitation.

— Pourquoi ?

— Parbleu ! parce que ce serait m'avilir que d'admettre un pareil misérable sur le pied de l'égalité.

— En ce cas, je serai demain, à six heures, à Washington-Square.

— Je ne vous comprends plus !...

— Je dis que si le marquis se présente, tandis que nous serons vous et moi ensemble, et qu'il croie devoir se formaliser de ce que vous le ferez attendre, vous aurez le droit de lui répondre qu'un honnête homme n'est pas aux ordres d'un assassin !...

— Quoi ! M. de Hallay !...

— Si les éclaircissements que j'ai à vous demander, et que vous me donnerez demain, sont conformes à mes désirs, je vous apprendrai le nom de la victime du marquis, afin que, s'il osait lever la tête devant vous, vous puissiez le lui jeter à la face !... Si notre explication ne répond pas à mon attente, alors, ma foi ! comme ma fréquentation avec les Yankees m'a rendu tant soit peu homme d'affaires, et que la mort de M. de Hallay me serait peut-être utile, je ne toucherai pas à son masque et je vous laisserai, vous *riflerez* tout à votre aise... Maintenant rentrons.

Pendant le temps que Joaquin Dick et le comte d'Ambron étaient restés dans la rue, miss Mary et le marquis de Hallay, montés tous les deux au salon, avaient eu une conversation assez intéressante.

— Marquis, lui avait dit la jeune fille avec une assurance et une audace tout américaines, vous avez provoqué pour demain M. le comte d'Ambron... Vous m'obligerez infiniment en ne donnant pas suite à ce projet.

— Je vous assure, Miss Mary !... Eh bien ! oui, c'est vrai !... Que craignez-vous ? Que notre querelle, ayant pris naissance chez vous, ne donne lieu à de sots commentaires !... Vous avez raison ! Mais M. d'Ambron, je le reconnais, malgré la haine qu'il m'inspire est un véritable gentleman... Je puis engager sa parole de même que je vous donne la mienne, que nous cacherons soigneusement l'un et l'autre cette circonstance !...

— Vous vous trompez grandement, marquis ; je ne redoute nullement la calomnie, et le fait qu'une altercation s'est passée dans la maison de M. Sharp ne saurait atteindre en rien sa fille !... Savez-vous pourquoi je ne veux pas que le comte se batte avec vous ?

— Non, Miss Mary !

— Parce que j'aime le comte, répondit tranquillement la jeune fille.

Un sourire moqueur apparut sur les lèvres minces de M. de Hallay.

— Vous aimez le comte, miss Mary ! répéta-t-il.

— Oui, Monsieur, de toutes les forces de mon âme !...

— Vous ignorez sans doute la cause de notre duel !

— Cette cause m'importe peu...

— Permettez-moi de ne pas être de votre avis ! Cette cause vous touche au contraire beaucoup personnellement.

Une vive rougeur monta aux joues de la jolie Américaine.

— C'est donc moi qui...

— Non, Miss Mary vous n'êtes pour rien dans la discussion que nous avons eue. C'est pourtant pour une femme que nous allons sur le terrain...

— Une femme que vous aimez ?

— Que M. d'Ambron et moi, nous aimons ! Oui, Miss !...

A cette réponse, miss Mary eut une flamme dans le regard, du sang dans les veines, des nerfs dans le corps ; elle devint réellement femme et fut souverainement belle.

— Vous me jurez, marquis, que cela est vrai ! demanda-t-elle d'une voix qui exprimait toutes les douleurs et toutes les colères de la passion.

— Je vous le jure, Miss Mary !

— Non... non... vous voulez me tromper, éveiller ma jalousie, afin que je vous laisse votre liberté d'action. Je ne vous crois pas. Ah ! dites-moi : y a-t-il à San-Francisco un autre homme que vous et le comte qui connaisse, qui ait vu cette femme ?

— Oui, il y a Joaquin Dick ; lui aussi l'aime.

— Joaquin Dick n'aime pas, murmura la jeune fille d'une voix sourde. N'importe je l'interrogerai.

Alors, grâce à un puissant effort de volonté, miss Mary recouvra son sangfroid.

— Marquis, continua-t-elle, je n'ai pas eu l'intention en provoquant cet entretien de faire un appel à votre générosité, mais seulement de vous proposer une affaire. Je sais que la coopération de M. Sharp vous est en ce moment-ci très utile, même indispensable... Assurez-moi que vous n'attendrez pas aux jours du comte, et de mon côté, je vous garantis la bonne volonté de mon père !...

M. de Hallay allait répondre, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et donna passage au batteur d'estrade et au comte d'Ambron.

Master Sharp, toujours atablé dans le parloir, avait décidément renoncé à prendre du thé ; le sucre de canne fermenté l'emportait sur la plante chinoise.

Master Sharp s'amusait de plus en plus, il buvait outre mesure et accablait d'invectives l'armateur, qui dormait toujours tout en répétant de temps à autre son sempiternel refrain : Oh ! bien plaisant !... en vérité... bien délicieusement plaisant !

Master Wiseman était certes doué de toutes les qualités qui constituent un excellent négociant américain ; mais malheureusement il avait des rêves monotones. On ne peut pas tout avoir !

XV.

UN VRAI GENTILHOMME.

Le lendemain du diner donné par master Sharp, Joaquin Dick, exact à son rendez-vous, frappait à six heures précises du matin à la porte d'une belle maison bâtie en briques et située au coin de Washington-street, en face d'un immense square ; c'était là où demeurait le comte.

Au premier coup de marteau, un domestique se présenta.

— M. d'Ambron est-il visible ? demanda le batteur d'estrade en français.

— Monsieur veut-il prendre la peine de me dire son nom ?

— Joaquin Dick.

A la façon dont le domestique s'inclina d'abord, puis ensuite s'effaça pour laisser passer le matinal visiteur, il était incontestable qu'il avait dû recevoir des ordres. Joaquin était habillé à l'euro péenne : sa redingote et son pantalon, de couleur sombre, sortaient certainement de l'un des meilleurs ateliers de Paris ; la soyeuse et riche finesse de leur tissu, leur coupe sévère et éloignée de toute exagération, le soin minutieux qui avait présidé à leur confection, ne laissaient aucune doute à cet égard ; il y avait, entre ces vêtements et ceux que la pacotille expédie à San Francisco, toute la distance qui sépare l'art du métier. Joaquin ne portait ni bagues, ni chaînes, ni bijoux : un Américain aurait trouvé sa toilette un peu mesquine.

Ce fut dans un petit salon attendant à sa chambre à coucher, que M. d'Ambron reçut le batteur d'estrade. L'accueil du jeune homme, quoique cordial et affectueux, manqua d'élan ; il ne lui offrit pas la main.

Joaquin ne parut nullement remarquer cette espèce de réserve ; il s'assit sur une causeuse, alluma une cigarette, et s'adressant à M. d'Ambron avec le même ton de familiarité et de laisser-aller qu'il employait toujours vis-à-vis de lui :

— Cher comte, dit-il, j'ai, avant toute chose, à m'acquitter d'une commission auprès de vous. Miss Mary m'a chargé de vous faire des reproches pour la précipitation avec laquelle vous vous êtes éloigné hier soir, après votre première tasse de thé... C'est une bien jolie personne, que cette jeune fille, n'est-il pas vrai ?

— J'avais hâte de vous voir, Senor Joaquin, dit M. d'Ambron, sans répondre à la question du batteur d'estrade. L'insomnie ne m'a pas laissé goûter cette nuit un instant de repos.

— Vous avez pensé à miss Mary ?

Le jeune homme ne put retenir un geste d'impatience.

— Senor Joaquin, dit-il, notre entretien de ce matin doit être, si je ne m'abuse et si je m'en rapporte à vos paroles d'hier, d'une si grande importance, que nous ne saurions, il me semble, entrer trop tôt en matière.

— Mais cet entretien est déjà commencé ! Je vous assure, comte, que j'attache beaucoup de prix à connaître votre opinion sur miss Mary. Ne vous arrêtez pas à l'allure un peu irrégulière de mon dialogue ; je hais les longues et pompeuses périodes et je traite les choses les plus importantes de la vie avec un semblant de légèreté que vous auriez tort de prendre pour de l'insouciance... cela tient souvent à une disposition nerveuse de mon esprit, voilà tout ! Au fond je suis très sérieux ! Que pensez-vous de miss Mary ?

— Miss Mary ressemble à toutes les jeunes Américaines : elle a le teint blanc, les cheveux blonds et le cœur vide ! Maintenant...

— Ainsi, son éclatante beauté n'a produit aucune impression sur vous ?

— Aucune !... Vous souriez... pourquoi ? donteriez-vous de ma parole ?

— Demander à un homme la cause d'un sourire, c'est l'exposer la plupart du temps à commettre une grossièreté ou un mensonge, car le sourire est presque toujours le reflet d'une arrière-pensée ; on le motive, mais on ne l'explique pas ! L'éclatante beauté de miss Mary n'a produit aucune impression sur vous ! Soit ! c'est convenu ! je vous crois !... Tant pis !...

— Pourquoi cela, tant pis ?

— Si vous ne m'aviez pas reproché mon sourire, je n'aurais pas laissé échapper ce mot ! Je vous le répète, je suis très nerveux ce matin. Ce n'est pas que l'insomnie m'ait agité le sang... je ne dors jamais... mais j'ai réfléchi cette nuit plus que de coutume, et mon cerveau est à la fois fatigué et irrité...

Le batteur d'estrade se leva de dessus la causeuse, fit quelques tours dans le salon, et revenant s'asseoir :

— Cher comte, dit-il, nous ressemblons tous les deux en ce moment-ci, vous, malgré votre franchise, et moi, malgré mon indifférence, à deux adversaires qui, sur le terrain, se donnent mutuellement du fer, ou se mettent en joue, en marchant l'un sur l'autre, afin de tâcher de deviner leurs intentions réciproques. Vous, qui avez l'héroïsme pour spécialité, et qui ne le cédez en rien par votre chevaleresque générosité à l'illustre héros chanté par Cervantes, voulez-vous essayer le premier feu ? Si vous n'êtes pas atteint, c'est-à-dire, si les explications que vous me donnerez ne tournent pas contre vous, je m'engage à vous offrir loyalement à mon tour

ma poitrine, à me mettre entièrement à votre disposition ?

— J'accepte, Senor Joaquin ! Seulement, n'oubliez pas que M. de Hallay peut se présenter d'un moment à l'autre, et couper court à notre entretien.

— Six heures viennent de sonner à peine... Le marquis ne vous enverra pas ses témoins avant midi ; nous avons donc plus de temps qu'il ne nous en faut !... Voulez-vous que je commence ?

— Commencez !...

Le comte prit un fauteuil, s'assit en face du batteur d'estrade et attendit.

— Comte, reprit Joaquin Dick, tout en allumant une nouvelle cigarette, si mes souvenirs ne me font pas défaut, c'était Raoul, et non pas Louis d'Ambron que vous vous appelez à Paris ? Quel motif vous a déterminé à changer ainsi votre véritable prénom de Raoul en celui de Louis ?

— Un motif très simple, c'est que le nom de Raoul manque de synonyme en espagnol. Du reste, le prénom de Louis figure également sur mon acte de naissance.

— Alors, c'est bien vous qui êtes le don Luis qui a séjourné quinze jours au rancho de la Ventana ?

— Qui !...

Le batteur d'estrade jeta sa cigarette à peine entamée, et affectant de sourire :

— Ce même don Luis, continua-t-il, qui donnait des conseils si pleins de sagesse à la sénorita Antonia, l'accompagnait à la chasse et ne lui parlait jamais d'amour ?

— Senor Joaquin... ces détails...

— Permettez, cher comte, voici que vous allez oublier votre promesse ! votre rôle actuel est purement passif... votre tour viendra tout-à-l'heure... En attendant, vous avez à répondre simplement et sincèrement à mes questions. Je continue. Le souvenir d'Antonia n'est-il pas resté cher et présent à votre pensée ? N'avez-vous pas l'intention de retourner un de ces jours au rancho ?

Cette demande causa au comte une émotion visible, et que, du reste, il ne chercha pas à cacher.

— Il ne m'est pas permis de satisfaire votre curiosité à cet égard, Joaquin ! s'écria-t-il.

— De la discrétion à propos d'une petite fermière ?

— De la discrétion, non ; des doutes, oui !

Quant à celle que vous appelez une petite fermière, Joaquin, continua le jeune homme avec feu, si je n'ai pas été le jouet d'une illusion trop longue pour être probable, c'est la plus admirable et adorable créature qui soit jamais sortie des mains de Dieu !

— Ce serait, en effet, une fort jolie maîtresse, qui, comme on dit en Europe, vous ferait honneur.

— Senor Joaquin !... interrompit le jeune homme d'un ton involontairement menaçant.

— Vous vous fâchez !... Vraiment, je ne comprends rien à votre colère ! Ai-je donc affecté de croire que vous étiez disposé à donner votre nom à Antonia ? Nullement. Jamais cette monstrueuse idée n'a pris place dans mon cerveau. Vous êtes de trop bonne noblesse pour songer à une aussi ridicule mésalliance.

Tenez, Joaquin, il est à craindre, si je vous laisse poursuivre, que vous ne prolongiez indéfiniment cet entretien. Vous ne me connaissez pas. Laissez-moi vous apprendre quelle est ma manière d'envisager la vie, quels sont mes principes. Ces aveux vous guideront plus sûrement ensuite dans vos questions, dont, soit dit en passant, je ne puis encore deviner ni l'utilité ni la portée, que ne le ferait votre expérience.

— Parlez, si bon vous semble... Nous avons au moins six heures devant nous !... Toutefois, je doute que vos explications me soient d'une grande utilité... Vous allez vous comparer à Caton !...

— Que Dieu me garde d'une telle fatuité ! Du reste, Caton n'est pas mon héros, loin de là, et je serais au désespoir de le prendre pour modèle ! Ce que je désire avant toute chose au monde, c'est non pas d'éveiller l'admiration de mon entourage, mais bien de posséder ma propre estime ! La satisfaction de ma conscience me donne une force, un orgueil et un bien-être que je ne saurais vous exprimer... Le poids d'une mauvaise action m'écraserait, il me semble que je ne saurais le supporter. Ce que j'aime le plus, après ma tranquillité, c'est le plaisir... j'en suis avide !... Caton, moi, allons donc ! vous êtes fou, Joaquin !... Il n'est pas un jeune homme, dans Paris, qui ait jeté plus joyeusement et plus facilement son or que je ne l'ai fait. Mon pied a foulé les tapis des plus somptueux et des plus erviés boudoirs... mais il n'a jamais taché le sol pauvre et dénudé d'une honnête mansarde !... Si j'ai magnifiquement payé le vice, j'ai du moins toujours respecté la

vertu !... Je suis fier de ma noblesse, parce qu'à cette noblesse se rattachent des traditions de loyauté, de courage et de tact !... Dans l'homme parvenu qui a bravement et honnêtement escaladé les obstacles qui s'opposaient à son élévation, je trouve un égal et un frère, et je lui tends la main ! Dans celui qui, pourvu, par le hasard de sa naissance, d'un nom glorieux dans les annales de la France, l'exploite indignement au profit de son ambition et de son intérêt, je vois un renégat et je ne daigne pas lui rendre son salut !... Je suis, dans ces circonstances, d'un inflexible orgueil ! Aussi, ai-je eu malheureusement beaucoup de duels ! Je dois ajouter que le sang versé dans ces rencontres m'a laissé sans le moindre remords. La justice de ma cause me paraissait si incontestable, si éclatante, que ces combats m'enivraient comme des joutes de tournoi. J'avais pour devise « honneur ! » Vous avez dû entendre souvent citer mon nom comme étant celui d'un duelliste : c'était non une calomnie, mais une erreur de la part du monde ; on jugeait mes actes sans connaître le mobile qui me faisait agir. C'est cette réputation imméritée qui m'a poussé à accepter le combat exceptionnel que vous m'avez jadis proposé à Paris. La cause de notre querelle, vous vous en souvenez, sans doute, était une insulte que vous aviez adressée à une femme, que je considérais comme digne de tous les respects... j'appris plus tard que je m'étais trompé... A présent, Joaquin, si vous désirez descendre encore plus au fond de mon cœur, je ne vous cacherai pas, qu'en songeant à la nullité de mon existence, j'éprouve parfois un sentiment qui tient le milieu entre l'ambition et l'envie ! Je me dis qu'il y a en moi une force que je suis coupable de laisser sans emploi, et je me prends à désirer d'héroïques aventures !... C'est cette aspiration à la fois indéterminée et vigoureuse qui m'a conduit en Californie ! Il m'a semblé que sur cette terre où chacun cherchait de l'or, il y avait une place pour celui qui voudrait chercher seulement la gloire !... Quels sont mes projets ? Je n'en ai aucun de bien arrêté, mais j'entrevois déjà un horizon dont l'immensité sourit singulièrement à mon activité et à mes rêves !... Je viens de me montrer à vous tel que je suis, ou du moins tel que je crois être... Maintenant, reprenez votre interrogatoire, je suis prêt à répondre à vos nouvelles questions.

Le batteur d'estrade avait écouté M. d'Am-

bron avec une attention qui approchait de la bienveillance et qui touchait presque à l'admiration.

— Comte, lui dit-il, après une légère pause, c'était, non le fou sublime, mais le sage par excellence que j'aurais dû vous nommer ! Peut-être avez-vous envisagé la vie sous son unique et véritable point de vue. Plaindre ceux qui vous trompent et rester soi-même fier et glorieux de n'avoir aucune trahison à se reprocher, c'est se tenir hors de portée, sinon du malheur, au moins du désespoir... Avec de tels principes, les déceptions peuvent être pénibles, mais elles cessent d'être mortelles !...

Joaquin Dick fit une nouvelle pause, puis d'une voix sourde et qui ressemblait à un sanglot étouffé, il reprit :

— Seulement, pour rester fidèle à vos principes, il faut que vous n'avez jamais sincèrement, follement aimé !... Non, vous n'avez jamais aimé !...

Il y avait dans l'accent morne, si l'on peut parler ainsi, avec lequel Joaquin prononça ces derniers mots, l'expression d'une si profonde et incurable douleur, que le jeune homme tressaillit.

— Vous souffrez, Joaquin ! dit-il doucement.

— Non... non ! s'écria le batteur d'estrade, avec force ; non !... Cette consolation ne m'est plus même permise !... Souffrir, c'est vivre !... Mon cœur, à moi, est mort !... mort à tout !... à la haine comme à l'espérance !...

Joaquin s'arrêta, et passant sa main sèche sur son front brûlant :

— A quoi me sert de vouloir me révolter contre l'évidence ? poursuivit-il... La douleur ne doit-elle pas toujours l'emporter à la fin sur l'orgueil ?... Oui... je souffre !... comme jamais homme m'a souffert.

Le batteur d'estrade se leva, ouvrit la fenêtre, et y resta quelques minutes ; quand il revint reprendre sa place sur la causeuse, aucune trace d'émotion ne se remarquait plus sur son visage !...

— De quoi parlions-nous donc ? dit-il d'un air ironique et distrait !... Ah ! d'amour... C'est là un charmant sujet de conversation, qui me cause, chaque fois que je le traite, d'agréables distractions !... Vous n'avez pas répondu tout à l'heure, comte, à ma question !... Avez-vous souvent été amoureux ?

— Il y a deux mois, je vous aurais dit : oui ; aujourd'hui je réponds : non !...

— Il y a deux mois signifie sans doute avant votre séjour au rancho de la Ventana ?...

— Permettez-moi, Senor Joaquin, de vous faire observer que votre curiosité dépasse les limites de notre convention, et éveille dans mon esprit un singulier soupçon !...

— Notre convention n'a pas de limites : nous nous sommes promis une franchise entière et réciproque... J'use donc de mon droit, comme vous userez tout à l'heure du vôtre, si bon vous semble ! Quel est, je vous prie, ce singulier soupçon que ma question vient d'éveiller dans votre esprit ?

— Que vous aimez Antonia, et que la jalousie est le mobile qui vous a conduit à me demander cette entrevue.

— C'est possible, répondit froidement le batteur d'estrade. Quand ce sera votre tour de m'interroger, il vous sera très facile d'éclaircir vos doutes. En attendant, je continue. Vous aimez Antonia, bien ; mais vous avez trop vécu pour vous abandonner naïvement à l'enivrement de cette passion sans avoir l'arrière-pensée d'un dénoûment. Quel terme ou quel résultat assignez-vous à cet amour ?

— Je vous jure, Joaquin, que je n'ai jamais songé à cela ; car j'en suis encore à me demander si cet amour, que vous acceptez comme un fait accompli, n'est pas plutôt un caprice de mon imagination qu'un désir et un besoin réels de mon cœur ; si la présence d'Antonia ne détruirait pas le prisme éblouissant à travers lequel j'aperçois maintenant cette adorable créature ; si, en un mot, la réalité ne tuerait pas le souvenir !

— Alors, vous comptez revoir Antonia ?...

— Oui... mille fois oui !...

— Et si cette seconde épreuve lui est défavorable, si vous ne la retrouvez plus telle que vous la représente votre imagination... n'accorderez-vous pas une heure d'attention à celle qui n'aura plus votre amour ?

— Non, Joaquin... non !... Il faut que je me sois mal expliqué ou que vous ne m'avez pas compris... sans cela un pareil doute ne nous serait pas venu !... J'ai éprouvé toute ma vie un véritable culte pour les femmes et je n'ai pu parvenir encore à m'expliquer le dénigrement systématique de notre siècle à leur égard. Je comparerais volontiers la femme réellement femme, car il y a en tout des exceptions,

à un sourire de la Providence ! Mère et épouse, elle veille sur notre berceau et pleure sur notre tombe !... De même que nous sommes avides de plaisirs, la femme a soif de dévouement !... sacrifier ses goûts, ses penchants, ses espérances au bonheur de celui qu'elle aime est pour elle une suprême volupté !... elle met une si paisible et si charmante gaieté dans l'accomplissement de la sublime et pénible mission que Dieu lui a donnée à remplir sur la terre, que nous ne nous doutons même pas de ses courageux efforts. La femme sait être grande sans ostentation, héroïque avec simplicité ! Cette faiblesse que dans notre sot orgueil nous regardons comme un signe d'infériorité, me paraît être au contraire la marque de sa supériorité. Dieu a voulu la préserver ainsi de nos luttes stériles et insensées ; il nous a donné un bras nerveux pour frapper et détruire, il lui a accordé un cœur généreux pour aimer et consoler... Nous sommes la force, elle est le sentiment. Je n'entends point prétendre, Joaquin, qu'aucune désillusion n'ait assombri mon existence. J'ai vu mon amour indignement méconnu ; de tristes réveils ont fait évanouir mes plus beaux songes ?... Oui, c'est vrai, mais la cause première de mon malheur était ma propre imprudence. Telle que notre éducation nous a faits, nous avons un déplorable penchant à chercher le bonheur dans l'éclat du rang, dans la splendeur de la fortune. Au lieu de nous adresser à la vraie femme, nous portons nos vaniteuses adorations à la créature sans sexe et sans cœur que le stupide caprice de la mode a mise en évidence pour un jour ! Peut-être bien aussi, est-ce un hommage involontaire et instinctif que nous rendons à la vertu, en n'osant pas franchir le seuil paisible de ces calmes demeures où s'épanouissent, au milieu des douces joies de la famille, ces frères et chastes enfants qu'un regard trop tenace ferait rougir, et qui devenues épouses se changent en lionnes indomptables et vaillantes, dès qu'il s'agit de l'honneur de l'homme dont elles portent le nom !... Quoi qu'il en soit, et quels qu'aient été les mécomptes de ma vie, je n'en ai pas moins toujours eu pour règle invariable de conduite, que toute femme qui n'a pas une tache au front y porte une couronne.

M. d'Ambron s'était exprimé avec une enthousiaste conviction qui donnait un charme et une force indescriptibles à sa parole. Joaquin Dick, impassible, avait rallumé une cigarette.

— Ainsi, comte, dit-il froidement, vous ne seriez pas éloigné d'épouser la senorita Antonia ? Cette question ne parut causer aucun étonnement au comte.

— Il faut à ma nature le bonheur sans bornes d'un amour sincère, ou le fracas éclatant de la gloire, répondit-il après un moment de réflexion : si je rencontrais sur ma route l'amour que je rêve, je renoncerais aisément à la gloire.

— Quand même la personne qui vous offrirait cet amour serait d'une condition à ternir, par son alliance, l'éclat de votre blason ?

— Encore une fois, Joaquin, nous ne nous comprenons pas. Si Antonia était telle que j'ai cru la voir, telle que je la vois encore, je n'hésiterais pas un instant à lui offrir mon nom. Ma noblesse engage, à mes yeux, mon honneur et non mon bonheur.

A ces paroles, le batteur d'estrade se leva vivement ; et, s'avançant vers le comte d'Ambron :

— Monsieur, lui dit-il, quand je suis entré ce matin chez vous, vous n'avez pas tendu votre main... et vous avez eu raison... Vous êtes un vrai gentilhomme, je ne suis pas digne de votre amitié ! Voilà dix-huit ans que nul sentiment humain n'a fait battre mon cœur ! J'espérais mourir sans avoir à estimer un homme... La fatalité ne l'a pas voulu ! Je dois peut-être porter, dès ici bas, la peine de mes fautes, et le respect que vous m'inspirez, est déjà pour moi un commencement de châtement ?... Ne m'interrompez pas, comte !... Cet aveu m'est à la fois salutaire et cruel... Je ne vous cacherais pas qu'en commençant cet entretien, j'espérais vous trouver tout autre que vous ne vous êtes montré...

Cependant, mon repentir n'est pas encore bien complet... Je ne vois en vous qu'une exception au reste de mes semblables... Je n'en suis pas encore aux remords... mais j'éprouve déjà des doutes... Des doutes, moi, Joaquin ! Oui, oui... des doutes... Monsieur d'Ambron, vous avez loyalement tenu votre promesse ; vous ne m'avez rien caché... Je suivrai votre exemple ! ma franchise sera égale à la vôtre !... Je suis prêt à déchirer pour vous le voile qui couvre mon passé !... Un dernier mot : Me promettez-vous, lorsque vous me connaîtrez tel que je suis, que vous me direz, sans aucun ménagement, quelle sera votre opinion sur mon compte ? Quant à votre discrétion, ce serait

vous faire injure de vous la demander... j'ai, depuis hier, votre parole!...

Il y avait dans la façon dont le batteur d'estrade accentua ces phrases brèves et hachées, un accent de sincérité et de douleur qui impressionna vivement le comte. Il comprit combien cet homme, ordinairement si orgueilleux, si cruellement railleur, et doué d'une si fière indépendance, avait dû souffrir avant de se résoudre à une pareille démarche.

— Joaquin, dit-il, si vos actions n'ont abouti qu'à faire votre malheur personnel, elles ne sont pas des fautes. Par exemple, je ne blâmerai jamais l'homme qui se ruina pour satisfaire ses goûts, si cet homme n'a pas de femme ou d'enfants, et qu'il sache ensuite couragement et noblement supporter la misère. Le bonheur est si rare et si fugitif sur la terre, qu'on ne doit pas en vouloir à ceux qui, l'ayant momentanément à la portée de la main, l'escomptent au détriment de leur avenir... Ma morale n'a rien de l'âpre et farouche vertu de Caton!... J'accorde à chacun le droit d'écouter ses propres passions et de leur obéir, en tant que cette faiblesse ne portera préjudice qu'à lui seul, et n'aura aucun contre-coup dans la famille ou la société. Vous le voyez, je ne suis pas un juge sévère : vous pouvez parler devant moi sans crainte!...

Joaquin Dick secoua lentement la tête.

— Vous venez de me condamner à l'avance, répondit-il : car si j'ai cruellement souffert, je me suis bien impitoyablement vengé. N'importe, vous avez ma parole, je ne reculerai pas. Récoutez-moi.

XVI.

IL Y A DIX-HUIT ANS.

Le batteur d'estrade se recueillit pendant une minute, puis d'une voix dont le timbre froid et monotone prouvait qu'il en surveillait et en modérait les intonations, il reprit la parole :

— Comte, dit-il, je vous demanderai la permission de continuer à m'appeler pour vous Joaquin Dick ; ce n'est pas que j'aie la moindre méfiance dans votre discrétion. Loin de là ; mais mon véritable nom appartient à l'histoire, et je n'ai pas le droit de l'exposer au mépris. Ma famille, dont je suis, ou, pour être plus exact, dont j'étais le dernier représentant, car on me croit mort depuis longtemps, tient une des plus glo-

rieuses places dans les annales nationales de l'Espagne ; mon blason est surmonté d'une couronne ducale ; je suis grand d'Espagne de première classe, et *caballero cubierto*.

— Vous êtes duc et grand d'Espagne, Señor Joaquin ? répéta M. d'Ambron avec un profond étonnement.

— Oui, comte ! si vous saviez combien toutes les vanités humaines me semblent maintenant choses vaines et puérides, vous comprendriez que je n'obéis nullement, en vous révélant mon rang, aux sentiments d'un amour-propre mesquin ; vous cacher cette circonstance, à laquelle, je vous le répète, je n'attache aucune importance, c'eût été jeter de l'obscurité dans mon récit!... Les positions sociales expliquent souvent mieux certaines actions que ne pourrait le faire la logique des passions!...

A l'âge de quatorze ans, je devins orphelin ; ma mère, fille d'un lord de la haute chambre, m'avait enseigné la langue anglaise, que je parlais aussi correctement que l'espagnol ; après sa mort, mon père, ancien ami du roi Joseph, m'envoya en France pour y faire mes études. J'avais alors treize ans.

J'ignore encore et j'ignorerai sans doute toujours les intrigues ou les motifs qui s'opposèrent à mon retour immédiat dans ma patrie, lorsque la mort du duc m'eut rendu le chef de ma famille ; j'avais des tuteurs pauvres, il est possible que mon absence leur fût utile et profitable.

J'entrais dans ma dix-neuvième année lorsque je revis pour la première fois le beau ciel de l'Espagne. Vous tracer mon portrait à cette époque, ce serait éveiller votre incrédulité. On prétendait qu'à une âme de feu, je joignais une raison au dessus de mon âge, et que les grâces de ma personne dépassaient encore les éminentes qualités de mon esprit. J'étais un vrai prodige. Si je m'exprime avec tant de franchise sur mon compte, c'est que le misérable batteur d'estrade d'aujourd'hui n'est plus, à mes yeux, le même homme que le jeune duc d'autrefois. Quand je me reporté à ce que j'étais à ce temps de ma vie, il me semble que je pense à un mort. J'avais, à cette époque, un bien terrible défaut : je croyais à la bonne foi de tous les hommes, à l'amour de toutes les femmes, le doute n'avait jamais éclairé mon esprit ; ma seule ambition était d'avoir une maîtresse et un ami ; la fatalité ne tarda pas à exaucer ces vœux insensés.

Je retrouvai dans une cousine que j'avais laissée enfant, la plus abordable jeune fille que l'im-

agination puisse rêver, le type parfait de la beauté idéale ; j'en devins éperduement épris ; elle se nommait, ou, pour être plus exact, je la nommerai Carmen. A quoi bon vous tracer son portrait ? Cette tâche serait au-dessus de mes forces ; et puis, vous qui avez vu Antonia, vous connaissez Carmen!... Jamais ressemblance plus exacte, plus extraordinaire et plus fortuite n'a existé sur la terre. Parez Antonia des séductions que donne l'usage du monde, et vous aurez Carmen tel qu'elle était lorsque j'avais à peine vingt ans, et que je ne vivais que pour elle ! Je dois l'avouer encore maintenant qu'une implacable et cruelle expérience a mis en fuite toutes mes illusions, jamais plus belle âme n'avait animé une plus adorable enveloppe : chaque jour, chaque heure, chaque minute me révélait, en Carmen, une nouvelle perfection morale. Aussi, le sentiment que j'éprouvais pour elle ne tarda pas à devenir une véritable idolâtrie ! Si Carmen fut morte, et pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi, je suis assuré que je n'aurais pu lui survivre ; je me serais tué ! Si ma bonne étoile m'avait servi dans mon amour, je n'avais pas non plus à me plaindre du côté de l'amitié. J'avais rencontré dans deux jeunes caballeros accomplis, des compagnons dévoués, toujours prêts à applaudir à mes succès et à partager ma mauvaise fortune. Je me sentais si parfaitement heureux, que parfois je souhaitais qu'une légère contrariété vint faire tâche à mon ciel d'azur ; j'étais presque effrayé de mon bonheur.

Deux années, les plus belles de ma vie, car la réalité, quelque resplendissante qu'elle soit, n'atteindra jamais à l'enivrement des rêves, passèrent ainsi pour moi avec la rapidité d'un jour.

Libre de mes actions, n'ayant aucun contrôle à subir, aucune autorité à consulter, je demandai et j'obtins la main de Carmen : notre mariage fut fixé par sa famille, à trois mois de là.

Sur ces entrefaites, le hasard de mes relations me fit faire la connaissance de certains caballeros, qui, mécontents de leur position à la cour, s'occupaient activement de politique. Ils me parlèrent d'honneur, de patrie, je ne les écoutai pas ; mais lorsqu'ils me montrèrent dans un avenir prochain une gloire éclatante à acquérir, une gloire qui devait rejaillir sur Carmen, je prêtai l'oreille à leurs propos... Peu après, et à force de s'adresser à mes généreux sentiments, ils finirent par exalter mon indignation et par me faire croire que du redressement de leurs propres griefs, et de l'accomplissement de

leurs ambitions, dépendaient la prospérité et la grandeur de l'Espagne. J'étais jeune, ardent, confiant et téméraire, je devins, entre leurs mains perfides, un précieux instrument!... On pouvait compter sur moi pour l'action, et me sacrifier après une défaite... J'avais donc toutes les qualités que recherchent les habiles dans ceux qu'ils emploient et qu'ils dévouent à l'édification de leur fortune!... On me fit conspirer. Carmen, c'est une justice que je dois lui rendre, ne fut pas longtemps à s'apercevoir du changement qui s'était opéré en moi, depuis que je m'étais laissé entraîner dans ces déplorables intrigues ; elle me pressa de questions et obtint enfin, sous la foi du serment, mes aveux les plus complets. Je livrai à ce qui me semblait être l'amour, ce que je croyais être l'honneur ! Ah ! que j'étais donc jeune, et comme je jouais sottement mon rôle dans la burlesque comédie de la vie!... A cette révélation inattendue, Carmen, je dois encore le reconnaître, eut un beau mouvement ; elle pleura... j'ignorais, à cette époque, que les femmes se parent de leurs larmes, de même que de perles et de diamants... Un moment atterré, je fus sur le point de renoncer à tous mes projets... Je devinaï presque le piège qui m'était tendu, j'entrevis à moitié le gouffre qui s'ouvrait sous mes pas... Mais, hélas ! il est une vérité que je n'ai cessé de proclamer depuis, et dont je fis alors la cruelle expérience ! c'est que ce qui est écrit là-haut doit s'accomplir ici-bas!... Notre destinée doit avoir forcément son cours. Après m'avoir bien convaincu de la tendresse et de la sensibilité de son cœur, Carmen voulut me prouver l'héroïsme de son âme. Elle me dit que je me devais à mes serments, à mon nom ; que, tout en regrettant de me voir engagé dans une voie aussi périlleuse, elle ne ferait rien pour m'en détourner, car elle ne voulait pas que j'eusse, un jour, le droit de lui demander compte de mon honneur. Bref, elle eut de ces magnifiques paroles castillanes qui remuent si fortement le cœur de la jeunesse et amènent un sourire de pitié sur les lèvres des vieillards. J'étais dans l'enthousiasme. Carmen me paraissait une incomparable créature ! Elle me fit jurer que je la préviendrais quand sonnerait l'heure du combat, car elle voulait s'associer à mes dangers par la prière et par la souffrance. Je le lui promis !

Je ne vous décrirai pas, comte, le triste spectacle de ces luttes qui, il y a dix-huit ans, ensanglantaient l'Espagne ! J'ai hâte de terminer